

ALBERTO MANGUEL

2008

ACTES SUD

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Né en Argentine en 1948, Alberto Manguel a passé ses premières années à Tel-Aviv où son père était ambassadeur. Elevé par une nurse tchèque, il acquiert comme premières langues l'anglais et l'allemand ; ce n'est qu'à l'âge de sept ans qu'il fera l'apprentissage de l'espagnol, une fois revenu, avec sa famille, dans son pays natal. Très jeune, il se découvre une passion pour les livres. A seize ans, alors qu'il travaille dans une librairie anglo-allemande de Buenos Aires, il fait la rencontre de Jorge Luis Borges, rencontre qui marquera profondément son existence. De 1964 à 1968, il rend quotidiennement visite au poète devenu aveugle pour lui faire la lecture. Auprès de lui, il apprend à conjuguer le verbe "lire" avec le mot "plaisir". En 1968, Alberto Manguel quitte l'Argentine, avant les terribles répressions de la dictature militaire. Il parcourt le monde et vit, tour à tour, en France, en Angleterre, en Italie, à Tahiti et au Canada, dont il prend la nationalité. Ses activités de traducteur, d'éditeur et de critique littéraire le conduisent naturellement à se tourner vers l'écriture. Composée d'essais et de romans, son œuvre est internationalement reconnue. Si la plupart de ses textes sont rédigés en anglais, il éprouve aussi la nécessité d'en écrire certains en espagnol. Depuis 2001, Alberto Manguel vit en France, près de Poitiers, dans un ancien presbytère où il a pu enfin installer sa bibliothèque riche de plus de trente mille ouvrages.

LES PLAISIRS DE LA LECTURE

Alberto Manguel

Comme l'expérience nous le montre clairement, notre mémoire défaillante, qui condamne volontiers à l'oubli non seulement les actes vieillis par le temps mais aussi les faits récents de tous les jours, rend opportun, fort utile et expédient de coucher par écrit les gestes et histoires des hommes forts et vertueux d'antan, lesquels furent miroirs limpides, parangons et sources de vertueuse doctrine, selon les dires du grand orateur Marcus Tullius Cicéron.

Tel est le début d'un des rares livres de la bibliothèque de Don Quichotte sauvés des flammes, épargné en l'occurrence par le curé parce que "trésor de contentement et mine de passe-temps" : le *Tirant le Blanc* de Johanot Martorell et Martí Johan de Galba, roman de chevalerie catalan qui relate les vertus du soldat justicier, du héros guerrier tel que les Anciens pouvaient imaginer un Achille ou un Alexandre le Grand. "Emportez-le chez vous et lisez-le, vous verrez que tout ce que je vous ai dit est vrai", dit le curé à son compère le barbier.

Le *Tirant*, comme tant d'autres livres qui nous sont chers, trouve sa raison d'être et de perdurer en ce qu'il est remède à notre mémoire défaillante, dépositaire de notre expérience passée, miroir des valeurs anciennes et source d'enseignement profitable, en somme en ce qu'il nous aide à prendre conscience de nous-mêmes et du monde qui nous entoure. C'était l'intention de l'auteur, mais ses lecteurs, moins ambitieux, à l'instar de ce curé de la Manche, ne furent pas autant sensibles

à sa noblesse, ne saluèrent pas en lui la chronique fidèle ou fantaisiste de la guerre toujours présente, l'exaltation ou la condamnation de la violence et des armes. Ils l'encensèrent pour des raisons à la fois plus subtiles et moins sérieuses : parce qu'il les pourvoyait en contentement, en passe-temps, en délectation. Le curé censeur et le barbier sarkozyste condamnèrent au bûcher les livres de Don Quichotte qui leur semblaient par trop embrouillés, extravagants, arrogants, durs ou secs – autrement dit tous ceux qui n'étaient pas à leur goût. Au bout du compte, quand il faut se décider entre les préserver et les jeter aux flammes, les livres qui traversent la vie d'un lecteur sont ceux qui lui procurent du plaisir.

Mais quel est donc ce plaisir ? En quoi consiste ce sentiment étrange d'intimité, de sagesse partagée, cette impression de maîtriser et de comprendre le monde grâce à de simples combinaisons de mots, comme par magie, de façon aussi profonde qu'intraduisible ? Pourquoi cela nous conduit-il, tout au long de notre vie, à rejeter sans pitié certains livres alors que, pourvu que quelque chose en eux nous émeuve, nous éclaire et, par-dessus tout, nous enchante, nous en élevons d'autres au rang de classiques et d'objets de notre dévotion ?

Notre pouvoir en tant que lecteurs est terrifiant ; nous sommes implacables, ne nous laissant attendrir ni par les supplications des critiques, ni par les larmes des lecteurs qui nous ont précédés. Impitoyablement, nous jugeons et jugeons encore à travers les siècles les livres qui se croyaient à l'abri. Les goûts ayant un jour changé au pays de la lecture, Cervantès a pris la place

laissée par Martorell et Galba, auteurs du *Tirant*, n'en déplaie à ce qu'affirmait Cervantès lui-même. Nos aïeux adoraient-ils Francis Carco et Mazo De La Roche ? Nous, nous ne les aimons guère : qu'ils aillent en enfer et nos ancêtres avec ! Méprisa-t-on Melville de son vivant et la pauvre Irène Némirovsky fut-elle condamnée à l'oubli ? Aujourd'hui Melville est assis à la droite de Dante et les éditeurs de Némirovsky se frisent les moustaches quand ils voient ses ouvrages figurer dans les *meilleures ventes*.

Pour justifier nos jugements, nous inventons des raisons esthétiques, culturelles, philologiques, historiques, philosophiques ou morales, même si au fond, dès que nous quittons la sphère de l'hédonisme, nos jugements sont presque toujours sujets à caution. La devise de tout vrai lecteur est *De gustibus non est disputandum*, "On ne discute pas les goûts", ou, comme on dit en Espagne, "En matière de goûts, rien n'est écrit". Le proverbe latin dit vrai ; son équivalent espagnol ment. Certes, notre plaisir n'admet aucune controverse ; il admet en revanche une infinité d'écrits, il en exige, même, comme le prouve la critique littéraire, cette histoire parallèle de la littérature. Que sont finalement nos bibliothèques sinon les archives de nos goûts, les musées de nos caprices, les catalogues de nos plaisirs, les portraits de nos vies ?

Le plaisir de la lecture, au cœur de l'art de lire, se révèle multiple et varié. Lorsque nous nous découvrons lecteurs, nous comprenons en même temps que nous le sommes chacun à notre manière. Il n'y a pas une histoire unique de la lecture mais autant d'histoires qu'il y a de lecteurs.

Certaines caractéristiques, un certain nombre d'habitudes et de contingences sont partagés, mais l'acte de lire demeure un acte singulier. Tout comme nous n'avons pas tous la même manière de rêver ou de faire l'amour, chacun a sa façon de lire, chacun a ses livres qui l'accompagnent toute sa vie, et chaque lecture est merveilleusement unique, à l'instar de notre existence même. Nous tous, lecteurs, avons un livre magique et secret que nous voulons garder pour nous, et nous nous sentons trahis, abandonnés si par hasard il accède à la célébrité, car nous sommes tous des amants jaloux. Mais aussi, tout lecteur a un livre qu'il désire généreusement partager ; un autre qu'il a oublié mais dont l'ombre l'obsède encore ; un autre qui le terrifie ; un cinquième qui lui restitue un souvenir presque perdu ; un sixième qu'il n'a jamais achevé et qu'il connaît pourtant par cœur ; un septième découvert à un âge avancé mais qui éclaire sa vie comme si de tous temps il l'avait lu ; un huitième qu'il croit avoir toujours connu, avant même de savoir lire. Le catalogue en est infini. Cette bibliothèque autobiographique est différente pour chacun de nous, tout comme le plaisir que nous éprouvons à la parcourir.

Pour certains lecteurs, le plaisir de la lecture est intime, cet espace amoureux que l'on crée avec son livre n'admet aucune autre présence. L'enfant qui lit sous la couverture à la lueur d'une torche électrique alors qu'on lui a ordonné de dormir, l'adolescent blotti dans le canapé pour qui le temps ne s'écoule plus ailleurs que dans le récit qu'il lit, l'adulte qui s'isole de ses congénères dans un wagon de train bondé ou dans un café bruyant, tous trouvent leur plaisir à fréquenter un monde créé pour eux. Quand sa famille partait en promenade, Proust retournait dans la

salle à manger pour se plonger dans le livre qu'il avait en cours, entouré des seules assiettes peintes accrochées au mur, de l'almanach, de la pendule, autant d'objets, nous dit-il, "très respectueux de la lecture (...) qui parlent sans demander qu'on leur réponde et dont les doux propos vides de sens ne viennent pas, comme les paroles des hommes, en substituer un différent à celui des mots que vous lisez ". Deux heures de plaisir jusqu'à l'irruption de la cuisinière qui, d'un simple "Vous n'êtes pas bien comme cela ; si je vous approchais une table ?", l'obligeait à s'interrompre, à aller chercher sa voix très loin, à débusquer les mots, cachés derrière les lèvres, pour répondre "Non, merci bien", brisant d'un coup l'enchantement. Le plaisir de la lecture ne souffre pas la présence de tiers.

Mais il est des lecteurs pour qui partager leur expérience prolonge et approfondit le plaisir de l'intimité. Je viens de lire un paragraphe qui m'a enthousiasmé ; avant de refermer le livre ou de tourner la page, l'envie me prend de le lire tout autour de moi, d'offrir à un ami le plaisir que je viens d'éprouver, de former un petit cercle d'admirateurs de ce texte. Donner un livre à quelqu'un, c'est lui dire : "Voici mon miroir ; j'espère qu'il sera aussi le tien." Ainsi créons-nous des associations de lecteurs qui tiennent un peu de la société secrète, et c'est grâce à elles que certains auteurs n'ont pas disparu de nos canonniques bibliothèques. J'ai offert d'innombrables exemplaires (pour ne citer que mes auteurs français) des livres tels que *Vies imaginaires* de Marcel Schwob, *René Leys* de Victor Segalen, *Le Mot amour* de René de Ceccatty, dans l'espoir que mon plaisir rencontre un écho. Dans son journal, Hervé Guibert raconte qu'il a acheté les *Lettres à*

un jeune poète de Rilke afin de lire en même temps que lui le livre que son ami avait emporté en voyage.

C'est parfois le lecteur que nous fûmes qui partage ses lectures avec nous, ou encore le lecteur qu'au fil des années nous sommes devenus, retournant aux mêmes pages avec un regard différent. Les livres qui traversent notre vie ont généralement le don de se métamorphoser à la relecture, prodige que nous savourons enfants et plus tard, à l'âge mûr. Enfants, nous aimons la répétition, savoir que la même hache ouvrira encore la panse du même loup travesti, qu'encore une fois le volcan vomira de ses entrailles le rocher salvateur avec à son bord les mêmes voyageurs au centre de la Terre. Plus tard, devenus adolescents puis adultes, nous recherchons les discutables mérites de l'originalité et de la nouveauté ; obligatoirement, nous sommes d'abord portés vers les littératures expérimentales, puis vers les best-sellers. Quand nous avons pris de l'âge, lassés de l'attrait du neuf, le souvenir d'une ancienne lecture nous plonge dans la nostalgie. Désireux de retrouver les émotions que l'on ne peut (nous le savons bien) éprouver que la première fois, quand nous ignorions que Dr Jekyll et Mr Hyde étaient une seule et même terrible personne, nous ouvrons les livres que nous avons connus très loin, là-bas, il y a si longtemps. La déception ne nous empêche pas de retourner aux pages connues ; conscients de ne pouvoir redevenir les lecteurs candides d'autrefois, nous espérons, avec un peu de chance, découvrir dans ces contrées que nous pensions si bien connaître des recoins insoupçonnés. Désormais incapables de raisonner comme Alice, nous pouvons pourtant être aussi terrifiés qu'elle à l'idée de nous noyer dans la mer de nos propres larmes.

A la fin de sa vie, Pablo Neruda voulut relire les romans de corsaires d'Emilio Salgari, qu'il avait dévorés tout jeune, au cours de l'été torride de Cautín, au pied du mont Ñielol où il allait à l'époque écrire des vers sur son cahier de mathématiques. Emu, le vieux poète socialiste se rêva à nouveau en boucanier avide de sang et de trésors. A l'âge de quatre-vingts ans, Adolfo Bioy Casares retourna dans l'histoire de Pinocchio. "Je ne l'ai pas lue uniquement dans la version de Collodi, son inventeur, mais aussi dans une série des éditions Calleja, sous la plume de Salvador Bartolozzi, un auteur madrilène inconnu qui, du moins pour l'enfant que j'étais, écrivit la meilleure version des aventures de Pinocchio", se souvient Bioy. Puis il ajoute : "Le charme le plus intime de l'aventure nous parvient à travers l'énonciation des circonstances domestiques qui l'entourent." Passé soixante ans, Borges se rappelait parfaitement la mise en page de la revue où, enfant, il avait lu *Le Livre de la jungle* de Kipling, il se rappelait même si telle illustration se trouvait sur la page paire ou impaire. Pour autant, lorsqu'on lui relisait ces histoires lues il y a si longtemps, il lui arrivait d'être stupéfait et d'avouer que telle phrase, tel détail oublié lui avait inspiré une phrase, un détail de ses propres fictions. Michael Dorris, l'auteur indigène nord-américain qui, enfant, était un fervent lecteur de la série *La Petite Maison dans la prairie*, tenta de ressusciter le plaisir de ses après-midi enfantines en lisant à ses propres enfants les livres de Laura Ingalls, avant de s'apercevoir avec horreur que celle-ci décrivait les indigènes de manière péjorative et raciste. Dorris fut alors obligé d'improviser une version "corrigée" pour ne pas offenser ses enfants par une histoire qui ne l'avait lui-même jamais heurté lorsqu'il avait leur âge.

Le fait est que les livres que nous avons lus enfants se transforment en même temps que nous. Non seulement les jaquettes se déchirent, les couvertures s'arrachent, le papier jaunit, l'encre pâlit, mais le sens des mots varie, les détails se multiplient, les personnages deviennent plus complexes, l'action change de cap. Les livres de notre enfance sont plus fidèles aux lecteurs que nous sommes qu'à ceux qui les ont créés.

Les livres qui accompagnent notre vie nous offrent des moments d'intimité à la fois solitaire et partagée. Quel autre artefact magique nous permet de penser avec Pascal, de raisonner avec Montaigne, de méditer avec Pascal Quignard, de suivre les méandres de l'esprit d'Enrique Vila-Matas ? Il ne s'agit pas de se laisser convaincre par des arguments qui nous sont étrangers, d'être victimes de ce que l'on a appelé le "terrorisme intellectuel", mais d'accepter une invitation à la réflexion, de devenir témoins de l'émergence d'une idée. Il s'agit d'écouter et de penser. Le résultat peut ou non être partagé ; qu'importe, puisque le cheminement intellectuel ne suppose ni conclusion ni destination précises. Ayant refermé certains livres, nous nous sentons plus intelligents, ce que l'auteur ne peut jamais prévoir. Car, comme disait Benjamin Constant, l'art atteint un but qui lui échappe. Cela est vrai aussi de la lecture.

Le plaisir que procure l'intelligence est d'au moins deux sortes : la jouissance liée à l'exercice de la raison et la jouissance que l'on éprouve à reconnaître le monde. Rappeler que la lecture nous entraîne dans des régions insoupçonnées est un poncif ; il est en revanche moins banal de préciser qu'elle nous fait citoyens des dites régions.

Pour tout lecteur, tout livre est un musée de l'univers quand il n'est pas l'univers lui-même. Ma géographie comprend les pays de Jules Verne et des *Mille et Une Nuits*, les villes de Zola et de Calvino. Il y a une histoire (je ne sais plus qui l'a écrite) dans laquelle un homme, qui lit les aventures d'un autre homme perdu dans le désert, meurt de faim et de soif dans son propre lit, alors même qu'il est entouré d'eau et de nourriture. Sans aller si loin, tout lecteur connaît le plaisir d'habiter le monde créé par d'autres, d'en être l'explorateur et le cartographe.

Un authentique explorateur jouit de ce qu'il trouve, bon ou mauvais ; un lecteur aussi. Qu'un livre nous paraisse très mauvais ne signifie pas qu'il ne nous procurera pas de plaisir. Les grands poètes nous enchantent : d'autres, moins doués, le peuvent aussi. L'Anglais Charles Waterton, célèbre connaisseur des forêts sud-américaines, s'extasiait devant les animaux les plus laids de la création tel que le crapaud de Bahia, répugnante créature qu'il prenait tendrement au creux de sa main et caressait affectueusement tout en parlant avec émotion du regard profond, de la lueur merveilleuse qui brillait au fond des yeux du batracien. Paraphrasant Wilde, je dirais qu'il faut avoir un cœur de pierre pour ne pas mourir de rire devant les inepties écrites par certains auteurs célèbres, comme cette illumination de Michel Houellebecq : "L'immortalité... Ce serait comme une deuxième chance." De telles abominations portent assurément la marque du génie...

Tom Stoppard écrivit que, pour savoir si un écrivain est bon ou mauvais, il faut poser la question à sa maman. Plus intéressant, plus amusant, est de découvrir s'il s'agit d'un visionnaire.

Je veux dire, s'il est capable de nous révéler dans son œuvre de petits secrets qui donnent mystérieusement sens à l'univers, nous pointent ce qu'à notre insu nous savions déjà. Je prends une phrase au hasard dans le journal de Pavese, au 28 janvier 1942 : "On découvre les choses à travers le souvenir qu'on en a. Se rappeler quelque chose signifie la voir, seulement maintenant, pour la première fois."

Pour ne pas être forcément inattendues, de telles révélations sont véridiques et se produisent régulièrement tout au long de notre vie de lecteur. Nous savons qu'alors le plaisir ne résulte pas de la surprise, qui est œuvre du hasard, mais de la confirmation de quelque chose dont nous avons déjà la vague intuition. L'injonction de Diaghilev à Cocteau, "Etonnez-moi !", est le fait d'un impresario, pas d'un authentique lecteur. Nous accueillons les surprises que nous réserve le texte comme les préambules amoureux – comme cette étape où nous découvrons qu'une personne boit du café plutôt que du thé, qu'elle dort du côté droit du lit, qu'elle fredonne *La Belle de Cadix* sous la douche –, mais nous aspirons ensuite à une connaissance plus intime, plus approfondie du texte, à une familiarité accrue et renouvelée à chaque lecture. "Quand je trace le dessin d'un jardin, dit un personnage de Thomas Love Peacock, je distingue le pittoresque du beau auxquels j'ajoute une troisième qualité, que je nomme l'inespéré." Et son interlocuteur de répondre : "Ah bon ? Et quel nom donnez-vous alors à cette qualité lorsqu'on parcourt le jardin pour la deuxième fois ?"

N'oublions pas, non plus, les plaisirs de la remémoration. Lire, c'est se rappeler. Non seulement les

“actes vieillis par le temps” mais aussi les “faits récents de tous les jours”. Non seulement l’expérience étrangère racontée par l’auteur mais aussi la nôtre, inavouée. Et non seulement les pages du texte que nous sommes en train de lire, dont nous mémorisons les mots à mesure que nous en découvrons de nouveaux, que nous oublierons à la page suivante, mais aussi les textes lus il y a longtemps, dans notre enfance. Nous composons de la sorte une anthologie sauvage qui croît dans notre souvenir à la manière de l’œuvre fragmentaire d’un monstre, auteur unique qui épouse tour à tour la voix de Dino Buzzati, de Saint Augustin, d’Yves Bonnefoy, de Sir Thomas Browne et de Julio Cortázar. Lire nous procure le plaisir de nous rappeler ce que d’autres se sont rappelés pour nous, leurs inconcevables lecteurs. La mémoire des livres, c’est la nôtre, qui que nous soyons et où que nous nous trouvions. En ce sens, je ne connais pas de meilleur exemple de la générosité humaine qu’une bibliothèque.

Lire nous apporte le plaisir de reconnaître une mémoire commune, une mémoire qui raconte qui nous sommes et avec qui nous partageons ce monde, mémoire que nous attrapons dans de délicats filets de mots. Lire (lire en profondeur, attentivement) nous permet d’élargir notre conscience du monde et de nous-mêmes. Lire nous renvoie aux origines de la parole et donc, parce que nous sommes des êtres de parole, à ce que nous sommes par essence. Avant l’invention du langage, j’imagine (et je ne peux l’imaginer que parce que je dispose de mots) que nous percevions le monde comme une multitude de sensations dont nous distinguons à peine les contours et les différences, un monde nébuleux, flottant, dont le souvenir revient quand nous sommes

dans un demi-sommeil ou sous l'effet de quelque sursaut mécanique du corps. Grâce aux mots, grâce au texte fait de mots, ces sensations se muent en connaissance, en reconnaissance. Je suis qui je suis par une foule de circonstances, mais je ne peux me reconnaître, être conscient de moi-même qu'à travers une page de Borges, de Stevenson, de Rimbaud, d'un nombre sans fin d'auteurs anonymes. Le ver de la conscience (comme l'a dénommé Nicola Chiaromonte dans une page qui me définit) désigne la quête constante et obsessionnelle de notre être profond. Au-delà de cette obsession, le plaisir de la lecture nous apporte une consolation.

De nos jours, le plaisir est réduit au divertissement superficiel, à la distraction facile, à la satisfaction égoïste. Nous confondons information et connaissance, terrorisme et action politique, esprit ludique et savoir-faire, argent et valeur, tolérance condescendante et respect mutuel, confort personnel et équilibre social. Nous croyons qu'être contents (ou croire que nous le sommes), c'est être heureux. Les détenteurs du pouvoir nous disent que pour éprouver du plaisir nous devons oublier le monde, nous soumettre à des normes autoritaires, nous laisser subjugué par des paradis infimes, nous déshumaniser. Mais le plaisir authentique, celui qui nous nourrit et nous anime, va en sens inverse, il consiste à prendre conscience que nous sommes des êtres humains, que nous existons à la manière de petits points d'interrogation dans le vaste texte du monde. Nous pouvons en attester, nous lecteurs, puisque la lecture est une des formes les plus joyeuses, les plus généreuses, les plus efficaces d'être conscients.

Les livres qui traversent notre vie peuvent nous permettre d'agir avec une plus grande conscience de notre humanité. Plutarque rapporte qu'Alexandre le Grand avait toujours sur lui un exemplaire de l'*Illiade*, le *Tirant* des anciens Grecs. Ses biographes virent dans cette passion bibliophilique (si rare chez les militaires d'aujourd'hui) l'intérêt naturel d'un grand guerrier pour les stratégies d'autres guerriers célèbres. Mais il est également possible que celui qui conquiert le monde, conscient de la brièveté de sa vie, ait voulu retourner, lors de ses rares moments de repos entre deux batailles, dans un temps où les exploits d'Achille étaient un conte merveilleux qu'Aristote (maître qui savait qu'éduquer n'est pas seulement transmettre des techniques mécaniques) lui apprenait à lire nuit après nuit et que l'enfant Alexandre pouvait reconstituer inlassablement à l'aide de petits soldats d'argile dans la cour du palais de son père à Pella. Former à la lecture fut la tâche que se fixa Aristote pour que son élève Alexandre puisse trouver dans l'œuvre d'Homère un miroir de son propre destin. Lire pour se connaître soi-même, telle fut la tentative d'Alexandre lorsqu'il fut devenu adulte et se trouva confronté aux brutalités de la guerre. Et c'est ainsi, à la lumière de l'épopée troyenne, que le grand conquérant comprit peut-être que pour chaque Ménélas vainqueur il y a des centaines d'Hécube qui pleurent leurs enfants tués.

Alberto Manguel

Texte inédit, 2008

traduit de l'espagnol par Alexandra Carrasco

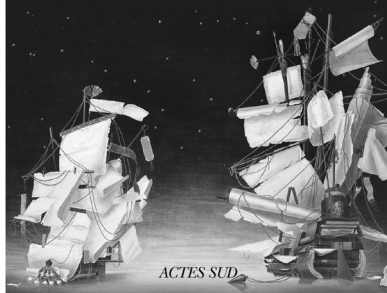
ALBERTO
MANGUEL

LA CITÉ
DES
MOTS

ESSAIS

TRADUITS DE L'ANGLAIS (CANADA)

PAR CHRISTINE LE BŒUF



LA CITÉ DES MOTS

11,5 x 21,7 cm / 176 pages / 18 € / janvier 2009

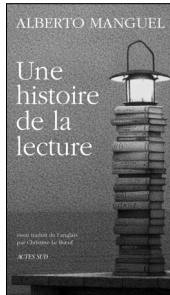
“Pourquoi cherchons-nous des définitions d’identités par les mots et quel est, dans une telle quête, le rôle du conteur d’histoires ? Comment le langage peut-il déterminer, limiter et accroître notre imagination du monde ? Comment les histoires que nous racontons nous aident-elle dans notre perception de nous-mêmes et des autres ? De telles histoires peuvent-elles prêter à une société entière une identité, vraie ou fausse ? Et, en conclusion, est-il possible que des histoires nous transforment, nous et le monde dans lequel nous vivons ?”

Alberto MANGUEL
(extrait de l’introduction)

A travers cette série de conférences prononcées en 2007 à Toronto dans le cadre des Massey Lectures, tribune annuellement offerte à des penseurs contemporains pour traiter des grandes questions de notre temps, Alberto Manguel, dressant de fascinants parallèles entre les réalités individuelles et politiques du monde contemporain et celles que, de tout temps, ont pris en charge le mythe, la légende et le récit, propose de prêter attention, plutôt qu’au discours d’autorités prétendument “compétentes”, à ce qu’ont à nous dire, sur la manière de bâtir une société, les visionnaires – poètes, romanciers, essayistes ou cinéastes –, dont les œuvres, parce qu’elles acceptent d’assumer l’humain dans sa toute sa complexité, montrent la voie de l’ouverture sur laquelle peut se fonder une communauté plus juste et plus durable.

UNE HISTOIRE DE LA LECTURE

Essai traduit de l'anglais par
Christine Le Bœuf.



Parti à la recherche des raisons qui ont fait aimer le livre à travers les âges – et parfois en ont fait la cible de persécutions –, l'auteur entreprend dans l'univers de la lecture un voyage aux multiples étapes. Cette histoire de la lecture dont on se prend à être impatient de connaître la suite comme s'il y avait une intrigue en cours s'accompagne d'une passionnante étude de mœurs – mœurs des scripteurs, des passeurs, des liseurs, des lecteurs.

Prix Médicis essai 1998.

“Une lettre d'amour à la lecture.”

George Steiner, *The New Yorker*

“Voici un livre d'une érudition stupéfiante et cependant amicale.”

Hector Bianciotti, *Le Monde*

“*Une histoire de la lecture* change l'idée qu'on se fait des livres et mérite d'être lue.”

Jean d'Ormesson, *Le Figaro*

“Alberto Manguel c'est l'homme aux lunettes d'or. (...) Son dernier livre ne ressemble à rien, ce qui est souvent le propre du chef-d'œuvre.”

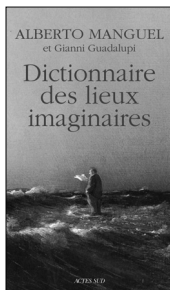
Angelo Rinaldi, *L'Express*

13 x 24 cm / 432 pages / 24,09 € / mars 1998

Babel n° 416 / 8,50 € / mars 2000

*DICIONNAIRE
DES LIEUX IMAGINAIRES*

Écrit en collaboration avec
Gianni Guadalupi.



De A, comme Abaton, à Z, comme Zuy, voici qu'un dictionnaire nous offre la plus merveilleuse des invitations au voyage. Forts de leur conviction que la fiction est réalité, les auteurs ont recensé lieux imaginaires et sites chimériques inventés par des écrivains du monde entier. Ils en rappellent la situation géographique, la topographie, le climat, la faune et la flore, les formes de gouvernement, les transports et moyens de communication, les mœurs et les coutumes locales, les curiosités touristiques ou les spécialités culinaires jusqu'aux cartes, plans et conseils pratiques qui viennent renseigner plus précisément le futur "visiteur".

"Un incontournable de la littérature fantastique."

Italo Calvino

"Enfin le guide des pays qui n'existent pas."

Dominique Jamet, *Marianne*

"La description réaliste et précise de ces lieux farfelus est souvent franchement hilarante, et toujours propice à la rêverie."

Christine Ferrand, *Livres hebdo*

"Une mine à rêves et à rires."

Pascale Haubruge, *Le Soir*

13 x 24 cm / 558 pages / 25,76 €/ novembre 1998
Babel n° 471 / 12,50 €/ mars 2001

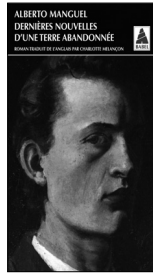
DERNIÈRES NOUVELLES
D'UNE TERRE ABANDONNÉE

Roman traduit de l'anglais par
Charlotte Melançon.

La vie paraît paisible sur la côte québécoise où est installée la famille Berence. Mais les pleurs de Rebecca, la bonne argentine, le silence de la mère, qui vit en recluse, les interrogations précoces de la petite Ana révèlent des failles. C'est finalement le récit de la mère qui va dévoiler l'indicible. Elle raconte sa rencontre dans l'Algérie des années 1950 avec le capitaine Berence, un homme sensible et posé. La douleur des parents déracinés et l'exil en France. Paris. Sa vie d'épouse de militaire absent. Puis le départ pour l'Argentine, où le monde s'effondre : elle y découvre, par hasard, que l'homme qu'elle aime n'est pas étranger aux disparitions non élucidées qui touchent la population... Un roman où Alberto Manguel montre comment la violence d'Etat peut trouver un relais dans l'esprit d'un individu au demeurant attachant et pourvu d'une haute conscience intellectuelle.

“Alberto Manguel est un de ces écrivains pour qui, mieux qu'une religion, la lecture est une foi, une lumière étrange qui porte à l'engagement de l'être sur les chemins de sa propre découverte. Un acte créateur et un acte d'autocréation.”

Ghislain Cotton, *Le Vif / L'Express*



DANS LA FORÊT DU MIROIR

Essais traduits de l'anglais par
Christine Le Bœuf.

Si ce livre permet au lecteur de renouer avec l'érudition jubilatoire si caractéristique d'Alberto Manguel, il lui donne également l'occasion de rencontrer un homme engagé dans l'histoire de son temps, rebelle à toutes les censures, esprit libre et pourfendeur averti des préjugés, humaniste habité par le souci constant de placer la création au centre géométrique de l'univers social, culturel, politique.

Avec l'Alice de Lewis Carroll pour guide, Alberto Manguel explore la nature du lien qui s'établit entre le monde et les mots que nous choisissons pour le nommer.

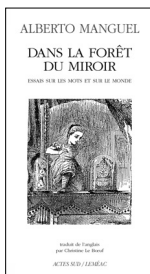
Prix France culture 2001.

“Un livre époustouflant qui ne saurait laisser aucun indifférent, et dont nous saluons non seulement le savoir approfondi dans le domaine de toutes les connaissances mais aussi la franchise et la bienveillance.”

Anne-Marie Mitchell-Sambroni, *La Marseillaise*

“Aujourd'hui, ne pas accompagner Manguel et l'Alice de Lewis Carroll dans une promenade salutaire et jubilatoire au pays des mots, des musées et des lectures serait pure folie.”

Sud-Ouest dimanche



11,5 x 21,7 cm / 380 pages / 21,19 € / mars 2000

Babel n° 610 / 8,50 € / octobre 2003

LE LIVRE D'IMAGES

Essai traduit de l'anglais par
Christine Le Bœuf.



Fixées sur une toile ou sculptées dans la pierre, érigées en monuments ou bâtiments, photographiées – et, désormais, scannées, numérisées –, jamais les images n'ont, depuis les origines, failli à leur vocation de transformer l'instant en éternité. Mais l'histoire qu'elles recèlent demeure souvent cryptée et comme "illisible". Redonner vie au monde des images, tisser des liens entre œuvres prestigieuses et réalisations d'artistes moins connus, révéler, ce faisant, l'itinéraire de certaines traditions iconographiques, solliciter autrement le regard, apprendre à lire ce que l'on voit : l'approche d'Alberto Manguel, sous le double signe du savoir et du plaisir, invite tout lecteur-spectateur à reprendre possession de l'univers même de la représentation, et peut-être à composer, à son tour, son propre "livre d'images"...

"Mieux qu'un cadeau : encore un grand livre, où Alberto Manguel suit une idée maîtresse, à savoir qu'on n'en a jamais fini avec la lecture."

Lucien Guissard, *La Croix*

"Le passeur Manguel apprend à lire ce que l'on voit."

Isabelle Falconnier, *Zurich Express*

"Une fois de plus, Alberto Manguel prouve qu'on peut être humaniste à l'aube du XXI^e siècle."

Pascal Jourdana, *Le Magazine littéraire*

13 x 24 cm / 384 pages / 24,24 € / mars 2001

STEVENSON SOUS LES PALMIERS

Roman traduit de l'anglais par
Christine Le Bœuf.

Aux îles Samoa, où il s'est installé sur la fin de sa vie, Stevenson oscille entre nostalgie des brouillards de son Edimbourg natal et une fascination grandissante pour l'exotique volupté des îles. Taraudé par la maladie, frustré par la froideur de la couche conjugale, il poursuit néanmoins son entreprise littéraire. Un jour est retrouvée morte, après avoir été violée, une jeune fille dont la danse langoureuse avait captivé l'écrivain lors d'une fête locale. A cause d'un chapeau abandonné sur les lieux du crime, voici que Stevenson est mis en demeure par la police locale de rendre compte de son emploi du temps le jour du drame... Stevenson devient alors le héros d'une fable qui signe les noces d'Eros, de Thanatos et de la fiction conçue comme émanation directe du désir.

“Les contes peuvent-ils devenir réalité ? C'est toute l'ambiguïté (et le charme) du livre d'Alberto Manguel.”

Jacques Moran, *L'Humanité*

“Complice de son personnage, frère du chercheur d'histoire, le romancier sait la puissance des légendes que l'on réveille en écrivant. C'est tout bénéfique pour qui le lit.”

Pascale Haubruge, *Le Soir*

“Un endroit où aller”

10 x 19 cm / 96 pages / 12,04 € / mai 2001

Babel n° 682 / 5,50 € / mars 2005



CHEZ BORGES

Roman traduit de l'anglais par
Christine Le Bœuf.

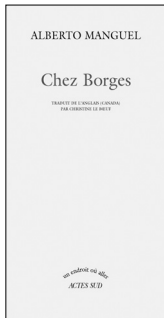
Est-il meilleur moyen de rencontrer un auteur, parmi les plus fameux et les plus fascinants du xx^e siècle, qu'en lui faisant la lecture ? Durant les dernières années de la vie de Borges, Alberto Manguel, alors étudiant à Buenos Aires, fut chargé par l'écrivain argentin de lire les pages auxquelles ce dernier, atteint de cécité progressive, n'avait plus accès par lui-même. Au fil de souvenirs, dont on sent l'importance qu'ils ont eue sur l'écriture et la réflexion de Manguel, se dessine un récit empreint de retenue et d'affection qui évoque les affinités littéraires en même temps que le simple quotidien d'un génie ordinaire.

“On aimerait citer tout entier ce livre élégant, sobre et précis, rédigé comme un long rêve.”

René de Ceccatty, *Le Monde*

“Manguel nous fait partager son émoi, celui de rentrer avec simplicité et sincérité dans l'atelier d'un des plus grands écrivains du siècle.”

Claire Mikaëlian, *Transfuge*



“Un endroit où aller”

10 x 19 cm / 80 pages / 12 € / avril 2003

Babel n° 683 / 5,50 € / mars 2005

JOURNAL D'UN LECTEUR

Essai traduit de l'anglais par
Christine Le Bœuf.

Ayant choisi de relire, une année durant, ses livres de prédilection tels qu'ils lui semblent susceptibles de refléter le chaos du monde contemporain ou d'enrichir et d'éclairer son rapport personnel avec l'existence, Alberto Manguel offre ici, entre carnet intime et recueil de citations, ce journal dont l'érudition à la fois sensible et subversive rend compte à merveille de l'infini du "dialogue" entre toute œuvre et son lecteur.



“L'érudition se met ici au service de la clarté, rendant contagieuse une intense curiosité pour le mystère humain.”

Jean-Maurice de Montremy, *Livres hebdo*

“D'un tel lecteur on ne peut être que le lecteur ébaubi et ébloui.”

Bernard Pivot, *Le Journal du dimanche*

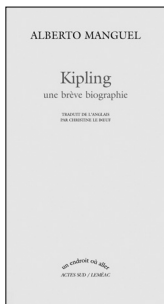
“Un livre ouvert à tous, qui invite à son tour à l'annoter dans les marges. Et qui prouve, si besoin était, qu'aucune lecture n'est inactuelle.”

Bruno de Cessole, *Valeurs actuelles*

11,5 x 21,7 cm / 256 pages / 21,90 € / octobre 2004
Babel n° 746 / 7,50 € / octobre 2006

*KIPLING, UNE BRÈVE
AUTOBIOGRAPHIE*

Biographie traduite de l'anglais par
Christine Le Bœuf.



Né à Bombay, envoyé en Angleterre à l'âge de cinq ans, Kipling fit ses études dans une école anglaise et, plus tard, jeune reporter en Inde, il se montra plein de sagesse et de sympathie dans le regard qu'il portait sur les vies des étrangers. Même s'il lui arrivait d'exprimer les préjugés de sa classe, ceux-ci n'apparaissent jamais dans ses écrits et, en dépit de l'accusation souvent portée contre lui d'être un porte-parole de l'Empire britannique, il en était l'un des critiques les plus acérés. Incisive et pleine d'empathie, cette brève biographie pose un regard inédit sur l'auteur du *Livre de la jungle* et de *Kim*.

“Pour être «brève», sa biographie n'en est pas moins riche.”

Mohammed Aïssaoui, *Le Figaro littéraire*

“Une brève autobiographie, qui éclaire la vie difficile de cet écrivain aussi célèbre que discret et fait bon compte des injustices ou des reproches outranciers dont il fut aussi victime.”

Ghislain Cotton, *Le Vif / L'Express*

“Manguel raconte cette vie comme s'il s'agissait d'un des contes de Kipling, en une prose directe, quoique légèrement précieuse. Joli hommage.”

Michel Doussot, *Routard.com*

“Un endroit où aller”

10 x 19 cm / 128 pages / 12,80 € / octobre 2004

UN AMANT TRÈS VÉTILLEUX

Roman traduit de l'anglais par
Christine Le Bœuf.

Avec ce récit singulier et allègrement mystificateur, qui reconstitue le destin mi-fictif, mi-réel de l'étrange, pathétique et sulfureux Anatole Vasanpeine, obscur employé des bains-douches de Poitiers au début du XX^e siècle, Alberto Manguel donne un petit traité subversif du détail érotique, inattendu et savoureux, enchâssé dans une allégorique parodie du fantasme.

“Il s’agit d’un caprice de genre particulièrement brillant. A lire.”

La Tribune de Genève

“L’écrivain, plus malicieux que jamais, détourne le genre libertin, imagine un jeu de piste en parsemant ici et là quelques clins d’œil à la littérature et à ses amoureux. *Un amant très vétilleux* – ton coquin, écriture enlevée – se lit avec frénésie.”

Martine Laval, *Télérama*



“Un endroit où aller”

10 x 19 cm / 96 pages / 12 € / mars 2005

UN RETOUR

Roman traduit de l'espagnol par
Alexandra Carrasco.



De retour à Buenos Aires après trente ans d'exil, un homme croise les spectres du passé. Dans une ville pétrifiée, ses camarades disparus resurgissent tels des fantômes pour infliger le châtement expiatoire à celui qui a fui son pays. Résolument fantastique, *Un retour* explore l'Histoire argentine en même temps qu'il donne à voir les tourments d'une âme damnée, condamnée à expier à l'infini quelques minutes de peur, éternellement suspendue au jugement de ceux qui n'ont pas fui. Pour Alberto Manguel, c'est un brillant retour à la langue de son adolescence .

“Catharsis inachevée, le roman de Manguel est le livre impossible d'un retour impossible.”

Philippe Chevilley, *Les Echos*

“Alberto Manguel, par son art consommé d'emberlificoteur, nous convie par non-dits au festin de la Mémoire et propose à notre réflexion, par son poétique, un voyage amer en terres inhumaines que fut l'Argentine.”

Loïc di Stefano, *Le Journal de la culture*

“Du grand art.”

Nicolas Bénies, *Rouge*

10 x 19 cm / 80 pages / 12 € / octobre 2005

LA BIBLIOTHÈQUE, LA NUIT

Essai traduit de l'anglais par
Christine Le Boeuf.

Alberto Manguel offre ici un essai contigu à *Une histoire de la lecture*, au propos complémentaire, conçu dans le souci d'inscrire sa réflexion sur l'univers du livre dans une dimension plus philosophique. On y retrouve l'attitude généreuse propre à l'auteur qui mêle, à son accoutumée, expérience personnelle, érudition et interprétations singulières voire inédites pour nous donner à visiter, à travers les âges, la Bibliothèque dans tous ses états et avatars.

“Lire sur la lecture, lire au sujet des livres, lire «au carré», en somme, est toujours, avec Alberto Manguel, un plaisir délicat.”

Bruno Frappat, *La Croix*

“Une extraordinaire richesse de l'information, un peu comme si Alberto Manguel dialoguait avec tous les livres lus, ceux de sa bibliothèque et de celles qu'il a fréquentées, pour parler d'eux-mêmes et du lieu qui les abrite.”

Jean-Marie Goulemot, *La Quinzaine littéraire*

“Son érudition et son humour, son talent de raconteur font de ce livre un essai alerte et généreux.”

Julien Burri, *24 heures*



13 x 24 cm / 336 pages / 23 € / octobre 2006
Babel n° 937 / 8,50 € / janvier 2009

www.alberto.manguel.com

BIBLIOGRAPHIE

ESSAIS

- Une histoire de la lecture*, Actes Sud, 1998 ; Babel, 2000.
L'Ordinateur de Saint-Augustin, Actes Sud, 1998.
Texte inédit, hors commerce.
Petites histoires de la littérature américaine, 1999.
Texte inédit, hors commerce.
Dans la forêt du miroir, Actes Sud, 2000 ; Babel, 2003.
Le Livre d'images, Actes Sud, 2001.
Chez Borges, Actes Sud, "Un endroit où aller", 2003 ;
Babel, 2005.
Journal d'un lecteur, Actes Sud, 2004 ; Babel, 2006.
Pinocchio & Robinson : pour une éthique de la lecture,
L'Escampette, 2005.
La Bibliothèque, la nuit, Actes Sud, 2006 ; Babel, 2009.
Le Livre des éloges, L'Escampette, 2007.
La Fiancée de Frankenstein, L'Escampette, 2008.
L'Illade et l'Odyssée d'Homère, Bayard, 2008.
La Cité des mots, Actes Sud, 2009.

ROMANS

- Dernières nouvelles d'une terre abandonnée*, Le Seuil,
1993 ; Babel, 1998.
Stevenson sous les palmiers, Actes Sud, "Un endroit où
aller", 2001 ; Babel, 2005.
Un amant très vétilleux, Actes Sud, "Un endroit où
aller", 2005.
Un retour, Actes Sud, 2005.

BIOGRAPHIE

- Kipling, une brève autobiographie*, Actes Sud, "Un
endroit où aller", 2004.

DICTIONNAIRE

- Dictionnaire des lieux imaginaires*, Actes Sud, 1998 ;
Babel, 2001. Écrit en collaboration avec Gianni Guada-
lupi.

ACTES SUD – SERVICE COMMUNICATION
18, rue Séguier
75006 Paris

tél. : 01 55 42 63 00

fax : 01 55 42 63 01

DIRECTRICE DE LA COMMUNICATION

ESTELLE LEMAÎTRE

tél. : 01 55 42 63 00 / e.lemaitre@actes-sud.fr

RELATIONS PRESSE

MIRIAM BRIDENNE

tél. : 01 55 42 63 06 / miriam.bridenne@actes-sud.fr

ACTES SUD – SERVICE COMMERCIAL

BP 38

Place Nina-Berberova

13200 Arles

tél. : 04 90 49 86 91

fax : 04 90 49 56 74

e-mail : commercial@actes-sud.fr

JEAN-PAUL CAPITANI (directeur du développement)

VALÉRIE LAUZANNE (directrice commerciale)

JEAN-MARC BRISSON (rencontres et salons)

DIANE BOURBOUSSON et CAMILLE NICOLINI

(accueil libraires 1^{er} niveau)

CATHERINE HEUDE et MARION DIZES

(accueil libraires 2^e niveau)

DROITS ÉTRANGERS

ÉLISABETH BEYER

tél. : 04 90 49 56 66 / e.beyer@actes-sud.fr

www.actes-sud.fr

Achévé d'imprimer en décembre 2008 par l'Imprimerie
Floch à Mayenne pour le compte des éditions Actes sud,
Le Méjan, Place Nina Berberova, 13200 Arles.

N° d'imp.

Imprimé en France

HORS COMMERCE

AS : 7682

ISBN : 978-2-7427-8274-1

Photographie de couverture : © Graig Stephenson